GONTRAN AVIDOR NDEGUE ZOA

LE PRIX DU
NON-RETOUR

Tragedie et conséquences irréversibles

ROMAN

PÉDITION.

Tous droits réservés pour tous pays
Photos de couverture : Landry
© P-E.EDITION, Octobre 2026
ISBN : 9789403959993
www.pe-edition.com
Toute représentation ou production, par quelque procédé que ce soit sans consentement de l'auteur ; constituerait une contrefaçon sanctionnée par la loi

« Il y a des chemins que l'on choisit, et d'autres dont on paie le prix à jamais. »

Avant-Propos

Il y a des histoires qui commencent par une absence. Celle de Salomon n'est pas différente : un homme de lettres devenu enseignant de langues, porteur d'un silence qu'il n'a jamais su nommer, et Avidora, sa fille, qui grandit dans l'ombre de ce silence.

Ce roman n'est pas seulement le récit d'un père et d'une fille. C'est une traversée — de Yaoundé à Mbalmayo, de Ngomedzap à Ebolowa — où chaque ville porte sa part de vérité, chaque rue son lot de souvenirs enfouis. La pluie y revient sans cesse, comme un témoin muet, comme si le ciel lui-même refusait d'oublier ce que les hommes préfèrent taire.

Le Prix du non-retour pose une question simple et pourtant vertigineuse : peut-on revenir sur ce qu'on a abandonné ? Peut-on réparer, des années plus tard, ce qui a été brisé par le temps, la peur ou l'orgueil ? À travers Salomon et Avidora, ce livre explore la paternité non comme un lien acquis, mais comme un chemin qu'il faut choisir, encore et encore, parfois trop tard.

Ce n'est pas un roman qui donne des réponses faciles. C'est un roman qui regarde en face la douleur de l'abandon et la difficulté du pardon, sans jamais céder au pathos gratuit. Chaque page porte la marque d'une écriture sincère, ancrée dans une réalité camerounaise vécue et pensée avec tendresse.

Puisse ce livre parler à tous ceux qui, un jour, ont dû choisir entre le silence et l'aveu, entre la fuite et le retour.

Prologue

La pluie tombait sur Nlongkak depuis le matin, une pluie sourde et patiente qui ne semblait pas vouloir s'arrêter. Elle frappait le toit de tôle de la maison de Salomon avec une régularité presque mécanique, comme un cœur trop calme pour ce qui se préparait. Dans le quartier, les rues s'étaient vidées. Les vendeuses avaient replié leurs étals, les enfants ne couraient plus entre les flaques, et seul le bruit de l'eau ruisselant le long des gouttières venait troubler le silence pesant qui s'était abattu sur la maison.

À l'intérieur, Salomon se tenait debout près de la fenêtre, les bras croisés, regardant le ciel gris sans vraiment le voir. Quelque chose dans cette pluie l'inquiétait, sans qu'il sache pourquoi. Peut-être était-ce sa façon de tomber, sans vent, sans éclat — une pluie qui n'annonçait pas l'orage, mais qui semblait déjà en porter le poids.

On frappa à la porte. Trois coups, hésitants d'abord, puis plus insistants.

Rebecca leva les yeux de la cuisine où elle préparait le repas du soir, un pressentiment traversant son visage. « Tu attends quelqu'un ? » Salomon ne répondit pas tout de suite. Il connaissait cette façon de frapper. Il l'avait

connue il y a longtemps, à une époque qu'il croyait avoir refermée comme on referme un livre qu'on ne veut plus relire. Il se souvenait encore du jour où Ngono avait quitté la maison.

Elle avait pris quelques vêtements, évité son regard et prononcé ces mots qui résonnaient encore dans son esprit :

— Je ne peux plus vivre cette vie. William peut m'offrir ce dont j'ai toujours rêvé.

Puis elle était partie, laissant derrière elle une fillette de huit mois qui ne comprenait pas encore que sa mère venait de l'abandonner.

Cette enfant s'appelait Avidora.

Il ouvrit la porte.

Ngono se tenait sous la pluie, trempée jusqu'aux os, les cheveux collés au visage, les yeux rougis par quelque chose qui n'était pas seulement la fatigue.

Elle avait vieilli d'une manière que Salomon ne lui connaissait pas — non pas par les années, mais par ce que les années lui avaient pris. Les années avaient doucement effacé l'éclat insouciant de la jeune et belle demoiselle qu'avait connue Salomon. Elle semblait avoir pris de l'âge.

Son visage, autrefois lumineux et rayonnant de jeunesse, portait désormais les traces du temps et des épreuves traversées. De fines rides dessinaient le contour de ses yeux, témoins silencieux des nuits d'inquiétude et des regrets accumulés.

Ses cheveux noirs, jadis abondants et soigneusement entretenus, étaient parsemés de mèches argentées. Son regard avait changé : il conservait une certaine beauté, mais il était désormais chargé de mélancolie, comme si chaque souvenir douloureux s'y était déposé au fil des années.

L'élégance qui la caractérisait autrefois demeurait présente, bien qu'elle fût devenue plus discrète. Son sourire, autrefois spontané, apparaissait rarement, comme retenu par le poids d'un passé qu'elle ne parvenait pas à oublier.

À présent, Ngono ressemblait à une femme qui avait connu le confort matériel, mais qui avait payé un prix élevé pour ses choix. Derrière son apparence digne se cachait une âme marquée par les remords, hantée par l'abandon de sa fille Avidora et par le souvenir de Salomon, l'homme qu'elle avait laissé derrière elle.

Elle comprenait désormais que certaines décisions ouvrent des portes vers une vie nouvelle, mais ferment à jamais celles du bonheur véritable. Derrière elle, il n’y avait que la rue grise et le rideau de pluie.

— Tu as l'air surpris, dit-elle, un sourire sans joie aux lèvres. Tu pensais que j'étais morte ?

— Je ne pensais pas à toi du tout, répondit Salomon.

Quelque chose vacilla dans le regard de Ngono — pas de la tristesse, plutôt une bête qu'on vient de réveiller.

— Bien sûr. Tu as ta belle maison, ta belle femme, tes beaux enfants. Pourquoi penserais-tu à moi.

— Qu'est-ce que tu veux, Ngono ?

— Ce qui m'appartient.

Elle dit cela sans hausser la voix, et c'est précisément ce calme qui glaça Salomon plus que n'importe quel cri.

— Rien ici ne t'appartient.

— Tu crois ça ? Elle pencha la tête vers l'intérieur de la maison, vers les voix d'enfants qu'on entendait au loin. J'ai porté cette fille neuf mois. Toi, tu as eu dix-huit ans pour me la voler.

Rebecca s'était approchée, silencieuse, une main posée sur l'épaule de Salomon. Ngono la regarda comme on regarde une chose qu'on aurait aimé briser depuis longtemps.

— Alors c'est elle. La femme qui dort dans mon lit.

— Tu n'as jamais eu de lit ici, dit Rebecca, d'une voix